

Chapitre II.

LES HEROS DE CHATEAUBRIAND.

En face de la littérature officielle de l'Empire, c'est-à-dire en face de l'art classique à son déclin, Chateaubriand représente une force nouvelle et révolutionnaire, qui bouleverse toutes les habitudes littéraires et suscite une nouvelle manière de sentir, de voir, de penser, et d'écrire.

De 16 à 18 ans, Chateaubriand vécut dans la solitude du château de Combourg où sans frein et sans direction, son imagination et sa sensibilité se développèrent :

"Je trouvais à la fois dans ma création merveilleuse toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence; j'étais homme et n'étais pas homme; je devenais le nuage, le vent, le bruit; j'étais un pur esprit, un être aérien, chantant la souveraine félicité"(i).

Sa sœur Lucile, compagne de ses rêveries, mais encore plus exaltée que lui, ne contribua pas peu à l'entraîner hors de l'activité saine et à le bercer dans le pays de l'irréel. Chateaubriand songeait même à finir sa vie désenchantée par le suicide.

(ii). Pâis poussé par l'amour des aventures et par le désir de visiter les sauvages chers à Rousseau, il partit en 1791 pour l'Amérique et y découvrit la patrie de son imagination avec son paysage grandiose, son immense savane et son homme primitif, le bon Sauvage. Chateaubriand n'y resta que cinq mois et ne vit probablement pas tout ce qu'il décrira plus tard, mais il avait recueilli

.....

(i) Chateaubriand.- Les Mémoires d'Outre-Tombe, tome I, livre III, p.157.

(ii) Ibid. p.160.

beaucoup d'images et de couleurs pour son oeuvre future.

Cette habitude de rêveries et d'imaginaires enchantements à Combourg ne fut pas seulement pour Chateaubriand la crise d'un âge : elle remplissait sa vie entière. "Cette âme trop tôt grisée, qui a respiré tous les parfums de la passion avant d'aimer, goûté tout le glorieux et le brillant de la vie avant de vivre, s'est ainsi pervertie à chérir dans les réalités, fût-ce les plus vénérables et les plus belles, non les réalités mêmes, mais une image éclatante et trompeuse"(i). Ajoutons à ce caractère de rêveur un sentiment de fierté et d'honneur qu'il a tiré de sa race, et nous comprendrons mieux la formation de cette âme fiévreuse en quête d'un objet fuyant créé par son imagination qu'il poursuit toujours et n'atteint jamais. Les déceptions renouvelées augmentent la tristesse qu'il portait en naissant et partout Chateaubriand "baille sa vie"(ii) et "porte son coeur en écharpe", comme lui dit une Anglaise, mais il faut aussi reconnaître que l'orgueil de Chateaubriand le sauve de toute bassesse, et assure la dignité de sa vie.

Dans cette âme ainsi rongée par le désir et par la mélancolie, la foi est revenue lors de la mort de sa mère. Et Chateaubriand publia en 1802 "le Génie du Christianisme" qui est une apologie de la religion chrétienne. Sainte-Beuve qui n'aime pas Chateaubriand, dit qu'il est "un épicurien qui a l'imagination catholique"(iii), mais il serait plus juste de le considérer comme un simple fidèle égaré seulement dans le temps de son émigration, et converti avec sa rentrée dans son pays, dans son ordre, dans

(i) . Lasserre.- Le romantisme français, p.130.
(ii) "Tout me lasse : je remarque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout baillant ma vie".
(Mémoires d'Outre-Tombe, tome I, livre VI, p.413).
(iii) parole citée par J. Calvet dans son "manuel illustré d'Histoire de la littérature française", p.594.

son genre de vie. Ses écarts de conduite ne prouvent que la faiblesse de sa volonté. Aussi, "de même que l'on ne comprendrait rien à la genèse du livre si l'on mettait en doute la sincérité de la conversion de Chateaubriand, c'est au livre lui-même que l'on n'entendrait rien, si l'on ne voyait pas que la valeur apologétique en est faite presque uniquement de la force des raisons qui ont converti Chateaubriand lui-même. Comme tous les grands livres de la même nature, le Génie du Christianisme n'est que la généralisation d'une expérience personnelle de l'auteur"(i).

Malgré les doutes des critiques sur la sincérité et la profondeur de la foi de l'auteur, le "Génie du Christianisme" reste ainsi l'oeuvre la plus puissante dirigée contre la philosophie du XVIIIème siècle. Ce livre a contribué beaucoup à la restauration du catholicisme dont la beauté avait été défigurée par un absurde préjugé.

Un épisode du "Génie du Christianisme", "Atala", ou "Les Amours de deux sauvages dans le désert", avait été publié à part, en mai 1801. C'est l'histoire d'un amour touchant qui montre "l'harmonie de la religion avec les grandes scènes de la nature et les passions du coeur humain"(ii). Comme nous le dit Chateaubriand lui-même, Chactas, le héros d'Atala, "est un sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche entre la société et la nature"(iii). Car Chactas est un peu Chateaubriand lui-même. Il est créé pour parler la langue de son auteur, pleine d'images et de couleurs poé-
.....

(i) Introduction aux "Extraits de Chateaubriand" par Ferdinand Brunetière et Victor Giraud, p.VII.

(ii) Titre d'un chapitre du "Génie du Christianisme".

(iii) Préface de la première édition d'"Atala".

tiques, l'oeuvre entière étant plutôt un poème qu'un roman en prose. Nous retrouvons dans Chactas jeune la mélancolie du siècle, la sensibilité, l'imagination et le sentiment de la nature chers à Chateaubriand et à tous les héros romantiques :

"On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi au dégoût de la vie des cités. Je dépérissais à vue d'oeil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je ne peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé et mon âme était tout entière à la solitude"(i).

Voilà bien le héros romantique, l'homme sujet à la tristesse, ennemi de la société et amoureux de la solitude. Avec son héroïne Atala, Chactas forme le couple le plus charmant des amants romantiques, car Atala elle-même "était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait était irrésistible; elle joignait à cela des grâces plus tendres : une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste".

(ii). C'est l'amante rêvée par Chateaubriand qui, comme la plupart des héroïnes romantiques, répand la douceur de sa pitié autour d'elle, et surtout sur le pauvre infortuné qu'elle console de ses propres pleurs. C'est, comme nous le verrons plus loin, Céluta des "Natchez" et Cyrodécée des "Martyrs". C'est aussi Eloa et Kitty Bell d'Alfred de Vigny. Par cette seule parole : "Pauvre jeune idolâtre, tu ne fais réellement pitié!"(iii), la destinée d'Atala

.....

(i) Chateaubriand.- Atala, p.48.
(ii) Ibid. p.52.
(iii) Ibid. p.52.

est fixée à celle de l'homme dont l'amour lui deviendra fatal. Atala l'aime, le suit dans les forêts, et meurt peu après de désespoir, se voyant dans l'impossibilité de s'unir à son amant, car Atala est chrétienne et consacrée par sa mère terrestre depuis son enfance à la Vierge du ciel. La religion a triomphé. Par son infortune, Chactas apprendra à connaître la vertu. Des forêts du nouveau monde, il porte son malheur jusque les rivages de la France. Prisonnier à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à la cour de Louis XIV, Chactas a fait le rencontre de plusieurs grands hommes de ce siècle. Il a assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet. Ainsi le sauvage a connu la société française à son plus haut degré de pompe et de grandeur, et malgré les mauvais traitements qu'il a reçus des Français, il continue à les aimer. Comme nous le voyons dans "les Natchez", aussitôt que René se présente à lui, il l'adopte comme son fils et guerrier de sa nation. Aveugle, le sauvage fait preuve d'une patience et d'une douceur incomparables, et son peuple le respecte. "Par son âge, sa sagesse et sa science dans les choses de la vie, il était le patriarche et l'amour des déserts"(1). Dans sa vieillesse comme dans ses jeunes années, Chactas nous rappelle Chateaubriand. Le dévouement de Chactas pour la nation des Natchez ne fait-il pas penser à la noble tâche de Chateaubriand, l'homme politique travaillant pour la gloire de la patrie?

"René", qui parut en 1802, n'était d'abord qu'un épisode des "Natchez" et en a été détaché pour servir de preuve au chapitre "La vague des passions du "Génie du Christianisme" :

"Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous sem-
.....

(1) Atala, Prologue, p.43.

ble, n'a pas encore été bien observé : c'est celui qui précède le développement des grandes passions, lorsque toutes les facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du vague des passions augmente; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments rendent habile sans expérience. On est déçu sans avoir joui; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante, et merveilleuse; l'existence est sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout"(i).

C'est cet état d'être et d'attente qui en dérive que nous montre Chateaubriand dans son "René". Le livre entier est une suite de confidences très personnelles. L'auteur s'y exprime avec un mélange d'enthousiasme et de désespoir. René, c'est Chateaubriand, c'est aussi "la plus célèbre et significative incarnation de la mélancolie romantique"(ii). Le mal du siècle est tout entier dans ce héros. Entre les enfances de René et de Chateaubriand, il existe une analogie frappante : même vie solitaire et triste, mêmes habitudes de rêveries et de contemplation :

"Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la rue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage"(iii).

.....

(i) Chateaubriand.- Génie du Christianisme, 2ème partie, livre III, chap. IX.
(ii) Ch.- L. des Français.- Histoire illustrée de la littérature française, p.723.
(iii) Chateaubriand.- Atala, René, Le Dernier Abencérage, p.174.

Une sœur, aussi poétique et aussi langoureuse que celle de Chateaubriand partage les promenades rêveuses de René. La mort de leur père les sépare, et René se décide à voyager, déjà rongé par le dégoût et l'inconstance qui ne le quitteront plus toute sa vie. Il devient l'homme que rien ne contente et qui poursuit en soupirant un rêve insaisissable. Il croit sentir des émotions connues seulement de lui, et pleurer des larmes que personne n'a pleurées. C'est lui qui est l'élu de la nature, la victime de la société égoïste qui est son ennemie, inférieure cependant à lui au point de vue profondeur de pensées et des sentiments. "Mon âme, dit-il, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher: mais je m'aperçus que je connaissais plus que je recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rebattre ma vie pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg, pour y vivre totalement ignoré"⁽¹⁾. Blessé dans son orgueil, René devient ainsi un jeune homme inutile, traînant partout avec lui le mal de tout un siècle. De tous ses voyages, il n'en tire que la lassitude et la nostalgie, et c'est dans cet état d'âme qu'il est arrivé chez les Natchez. Le dégoût des hommes chez René comme chez Chactas, naît du désir de les trouver meilleurs qu'ils ne sont. Aussi n'en trouvent-ils partout que des déceptions : source de cet éternel ennui qui brise tous les plaisirs et rend la vie insignifiante en même temps qu'insupportable.

"Je m'ennuie de la vie, s'écrie René; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche

(1) Chateaubriand.- Atala, René, le Dernier Abencérage, p.188.



point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne? Je serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé. Je suis vertueux sans plaisir; si j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas né, ou être à jamais oublié"(i).

Néanmoins, ce héros malheureux reste l'enchanteur des femmes. Ce n'est pas que leur affection lui est nécessaire : c'est plutôt l'occasion du trouble, du rêve, du regret, du souvenir, l'adoration dont il se sent l'objet, qu'il recherche. Il semble se plaire à troubler et à consumer plutôt qu'à aimer et à se dévouer. René est plus un fascinateur qu'un amoureux passionné. Sa soeur Amélie est la première victime de cette séduction et après dans les "Natchez", sa femme, la jeune et douce Cécilia. Dans une lettre qu'il écrit à celle-ci, il avoue ce secret de sa nature mélancolique : "Un grand malheur m'a frappé dans ma première jeunesse; ce malheur m'a fait tel que vous m'avez vu. J'ai été aimé, trop aimé... Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins; j'en portais le germe en moi comme l'arbre porte le germe de son fruit. Un poison inconnu se mêlait à tous mes sentiments... Je suppose, Cécilia, que le coeur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme? Il sort de ce coeur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même... (ii). Voilà le héros fatal qui fait le malheur de lui-même et de celle qui l'aime. Comme cette flamme dont il parle, il éblouit, embrase, et ne fait que tout dévaster autour de lui. En même temps qu'il dit à Cécilia qu'il ne l'aime pas, qu'il ne l'a

.....

(i) Chateaubriand.- Les Natchez, p.266.

(ii) Ibid. p.262.

jamais aimée et qu'elle ne l'a jamais compris ni connu à fond, il prétend être à jamais fixé dans son souvenir et que nul ne puisse le remplacer auprès d'elle.

"Oui, Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte avec moi, même en n'aimant pas?"(i).

Dans sa fierté égoïste, il croit qu'en ne donnant rien de son coeur, il en a donné assez pour remplir tout le vide qu'il causera à sa mort. A propos de sa fille, René, comme a remarqué Sainte-Beuve(ii), pour paraître plus grand, aime mieux frapper l'imagination que le coeur; il aime mieux être rêvé de sa fille que d'en être connu, regretté et aimé. Elle aussi est destinée à rêver de lui, l'aimer et languir comme les autres. "Que René reste pour elle un homme inconnu dont l'étrange destin raconté la fasse rêver sans qu'elle en pénètre la cause : je ne veux être à ses yeux que ce que je suis, un pénible songe"(iii).

Ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, comme nous le voyons dans les "Natchez", René n'a jamais été heureux : il entraîne aussi sa femme, la plus douce et la plus vertueuse des épouses, dans le malheur et dans la mort. "Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants; c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir et respirer sans mourir"(iv).

.....

(i) Chateaubriand.- Les Natchez, p.264.
(ii) Sainte-Beuve.- Causeries du Lundi, vol. II, p.154.
(iii) Chateaubriand.- Les Natchez, p.264.
(iv) Ibid. p.111-112.

Deux autres personnages des "Natchez" dignes d'être signalés, sont Outougamiz et sa femme, la vivante Mila, séduite elle aussi au début par le mystérieux René. Outougamiz est le héros indien dans sa perfection, jeune, bon, affectueux, brave et héroïque jusqu'au bout. C'est un des personnages les plus sympathiques par sa simplicité et sa fidélité à son ami. Victime de l'amitié, particulièrement de celle qui l'unit à un homme fatal, Outougamiz en reçoit toutes les conséquences désastreuses. Considérons cette parole admirable prononcée par lui en défense de son ami, alors que, lié par le serment de ne pas trahir le secret de sa patrie, il se voit placé dans l'impossibilité d'avertir René de la mort qui le menace. "Je suis simple, dit-il à l'assemblée des sauvages, mais ce que vous ne surprendrez pas, c'est l'amitié d'Outougamiz. Il se taire, car il a prêté le serment du secret; mais quand vous serez prêts à frapper, Outougamiz, avec le manitou d'or que voici, sera debout devant René. Forgez le fer bien long : pour atteindre le coeur de mon ami, il faut que ce fer passe par le mien"(1).

Entourée de soins affectueux, d'une amitié aussi fidèle et dévouée, une autre personne que René aurait trouvé dans une telle compagnie sécurité et bonheur, mais René est désigné par la fatalité à souffrir isolé, ne sachant profiter des bienfaits de la société, civilisée ou sauvage. Il est puni par sa faute et il est tué par les Natchez qui voient en lui l'ennemi et le traître. Ce n'est pourtant qu'un acte de bonté envers ce malheureux, car René désire la mort de toute son âme et s'afflige de ne pouvoir mourir et d'être ainsi la cause de tant de chagrins et de peines à ceux qui l'aiment. La mort le délivre des poids de sa vie pén-

.....

(1) Chateaubriand.- Les Natchez, p.254.

ble; elle est presque un soulagement pour le cœur de ses amis, toujours inquiets des malheurs continuels de René.

Passons maintenant à un autre héros de Chateaubriand, Eudore des "Martyrs" (1809) dans "le récit" duquel on retrouve René, ou mieux Chateaubriand lui-même. Il suffirait peut-être de transférer ici le jugement de M. Ferdinand Brunetière et de M. Victor Giraud dans leur notice concernant ce livre : "Avec un art incomparable, Chateaubriand y a transposé ses impressions personnelles, ses propres souvenirs de Bretagne et d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. Eudore n'exprime rien que n'ait éprouvé la jeunesse voyageuse et militaire de Chateaubriand, le visiteur des forêts d'Amérique et le soldat de l'armée de Condé. Créature de son désir et de son imagination, ou réminiscence d'un ancien et coupable amour, c'est bien Chateaubriand qui a aimé Velléda. C'est lui encore, lui toujours qui a rêvé d'éteindre l'ardeur de ses passions dans le chaste, candide et virginal amour de Cymodocée. Il n'y a peut-être pas jusqu'à sa conversion dont on ne retrouvât l'histoire dans les hésitations, les rechutes et les repentirs d'Eudore. Et tout cela, qui est du Chateaubriand, en donnant au "récit d'Eudore" un accent presque aussi personnel que celui de "René", suffira longtemps encore, - aussi longtemps que nous aimerons à retrouver un homme sous un auteur, - pour assurer la gloire des "Martyrs". (1).

En effet, Eudore nous révèle la même personnalité que René, mais c'est un René plus mûri, plus chargé d'expérience et plus glorieux dans son rôle de martyr pour la religion chrétienne. Toutefois son âme reste aussi inquiète, aussi tourmentée et plongée dans la mélancolie que celle de René. Chateaubriand a beau le

(1) Chateaubriand.- Extraits publiés par F. Brunetière et V. Giraud, p.133.

cachez sous une forme historique, on découvre l'auteur sous les traits d'Eudore. Voyons ce passage du VI^{ème} livre des "Martyrs" :

"Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs, tandis que l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie; que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays!"(i).

On sent que Chateaubriand a vécu cette vie d'exilé qui pleure sa patrie, comme il a connu par sa propre expérience la vie militaire. Comme le dit M. Gustave Lanson, "voilà à quoi sert d'avoir servi dans l'armée de Condé, septième compagnie bretonne, couleur bleu de roi avec retroussis à l'hermine! Chateaubriand n'avait pas besoin de nous le dire; on sent que cette vie militaire a été vécu"(ii).

A part cette préoccupation de soi-même, Chateaubriand

.....

(i) Chateaubriand.- Les Martyrs, tome I, p.106-107.

(ii) G. Lanson.- Histoire de la littérature française, p.902.

a essayé encore de nous présenter le merveilleux chrétien par opposition au merveilleux païen, et à montrer dans Eudore ce que la foi peut dans l'âme d'un chrétien primitif qui est un jeune homme passionné. Déjà, sa destinée a été préparée par le ciel : "Né dans un rang obscur pour mieux imiter le Sauveur de monde, cet homme aimé du ciel descend toutefois d'illustres aïeux. En lui, la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie; en lui seront honorés par un martyre oubliée de l'histoire ces pauvres ignorés du monde, qui vont souffrir pour la loi; ces humbles confesseurs qui, ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, laisseront leurs propres noms inconnus aux hommes. Ame de tous les projets des fidèles, soutien du prince qui renversera les autels des faux dieux, il faut encore que ce chrétien appelé ait scandalisé l'Eglise, et qu'il ait pleuré ses erreurs ainsi que le premier apôtre, afin d'encourager au repentir les frères coupables"(1).

En effet, Eudore, envoyé en otage à Rome, a passé sa jeunesse dans le désordre et a oublié sa religion. Blessé dans une bataille entre les Romains et les Francs, il est fait prisonnier. Une fois délivré, il devient maître de la cavalerie, puis gouverneur des contrées armoricaines où il a succombé à l'amour passionné de la druidesse Velléda. D'un noble naturel, capable de généreux retours, cependant, il revient à sa religion et trouve le repentir auprès de la sage et pure Cymodocée qui, touchée d'admiration pour ce modeste héros, consent à se convertir et à l'épouser. Mais tous deux exposés à la jalousie d'Hiéroclès, premier ministre de Galérius et épris de Cymodocée, ils sont obligés de se séparer. Eudore part pour Rome pour défendre sa religion et y

.....

(1) Chateaubriand.- Les Martyrs, tome I, livre III, p.63.

est prisonnier. La foi lui donne toutes les forces nécessaires pour souffrir et sacrifier à la croix tout ce qui est cher à sa vie : jouissances, puissance, honneur, gloire et amour. Héros fatal d'ailleurs, il entraîne au supplice et à la mort Cymodocée qui l'aime et se donne à lui. Celle-ci, après s'être réfugiée au près de la mère de Constantin, revient à Rome pour chercher son Eudore. Elle est emprisonnée comme chrétienne, puis délivrée, mais elle préfère aller rejoindre Eudore à l'amphithéâtre et partager avec lui la couronne des martyrs. La mort glorieuse de ce couple chrétien met fin aux persécutions des chrétiens : Constantin est proclamé empereur et la religion chrétienne devient la religion officielle de l'empire romain.

Encore dans Cymodocée, nous trouvons cette même disposition chez les héroïnes romantiques à se sacrifier pour celui qu'elle aime. Cymodocée paraît sage et son esprit a été bien cultivé, mais elle est d'un caractère peu puissant pour résister à son amant chrétien et pour placer sa qualité de païenne au-dessus de son amour. Comme dit M. Emile Faguet, "elle ne tient pas assez à son paganisme. Elle n'est guère qu'amour, et toute passive. Ni chrétienne ni païenne, disaient les critiques de son temps à Chateaubriand; ce n'est pas au Christ, c'est à Eudore qu'elle se sacrifie"(1). Car partout, le héros reste le plus séduisant des hommes par ses malheurs et ses vertus : on s'attache à lui, on le prend en pitié et l'amour dominant, on est prêt à se sacrifier pour se joindre à lui. Velleda commet elle aussi un suicide par son criminel amour pour Eudore qui, comme René, souffre de se voir trop aimé. Néanmoins, Eudore est beaucoup plus sympathique que René dans sa grandeur et sa modestie chrétienne, bien qu'on y

.....

(1) M. Faguet.- Le dix-neuvième siècle, p.64.

sent au fond l'exaltation ambitieuse de l'auteur pour se peindre couvert de gloire et préféré des princes dans la vie civile et militaire, et aussi couronné de palmes des martyrs dans sa religion, - digne rôle d'un défenseur du Christianisme qu'était Chateaubriand.

Nous arrivons maintenant au dernier héros rêvé par Chateaubriand, Aben-Hamet, le dernier Abencérage. Cette nouvelle est, comme le dit Chateaubriand, "l'ouvrage d'un homme qui a senti les chagrins de l'exil, et dont le coeur est tout à sa patrie"(i). Le héros, Aben-Hamet, est le dernier descendant de la tribu maure des Abencérages dont les ancêtres ont été massacrés à Grenade. Il revient d'Afrique où les Maures se sont réfugiés pour faire un pèlerinage au pays de ses pères. Digne descendant d'un tribu illustre, Aben-Hamet "réunissait en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté"(ii). Trop agité par l'amour de la patrie pour connaître le repos, plein de douleur et de regret, il erre dans Grenade rongé en secret le désir de venger ses aïeux. Sa rencontre avec la fille du duc de Santa-Pé, Blanca, le détourne toutefois de ses projets. Il l'aime d'un amour ardent qui est répondu par une égale tendresse et fidélité de la part de la jeune Espagnole. Mais l'un musulman, l'autre chrétienne, ils voient leur amour s'effondrer dans l'impossibilité d'une union conjugale. Leur passion s'accroît en même temps que leur ferme volonté de s'attacher chacun à leur religion. Don Carlos, irrité de l'attachement du Maure à sa soeur, l'invite au duel. Il est vaincu par Aben-Hamet et, reconnaissant la bravoure d'Aben-Hamet, il lui propose de lui donner

.....

(i) Chateaubriand.- Les aventures du dernier Abencérage, Avertissement.

(ii) Chateaubriand.- Atala, René, le Dernier Abencérage, p.233.

notre race; nous sortons trop de l'ordre commun pour que notre sang fleurisse après nous"(i).

.....

Ainsi, les héros de Chateaubriand ne représentent qu'un seul type : Chactas dans "Atala", René dans l'épisode qui porte son nom, Eudore des "Martyrs", Aben-Hamet des "Aventures du Dernier Abencérage", c'est toujours Chateaubriand, décrit par lui-même. Comme remarque M. Petit de Juleville, "une révolution littéraire a été accomplie du jour où cet audacieux Breton a pu se permettre ce que n'avaient osé ni Calderon, ni Shakespeare, c'est-à-dire de faire entrer dans le choeur de ses héros le poète même comme le plus agissant et le plus souffrant d'entre eux"(ii). Car tandis que les classiques s'abstiennent de se peindre, que leur goût pour la poésie dramatique vient de ce que c'est la forme de poésie où apparaissent le moins du monde la personne de l'auteur et sa pensée intime, Chateaubriand nous fait part de ses confidences à travers les aveux de Chactas, de René et d'Eudore. Dans le caractère de ses héros, comme dans la matière de ses oeuvres, on retrouve partout l'homme que Chateaubriand a été ou qu'il a rêvé d'être. Son héros, c'est toujours l'homme superbe et inquiet, sombre victime d'une malédiction mystérieuse, traînant après lui le malheur qu'il communique à ceux qui l'approchent, et finissant toujours dans une catastrophe.

Une autre chose à remarquer à propos de Chateaubriand, c'est ce goût particulier de toujours mêler l'idée de la mort à celle du plaisir, de placer les scènes d'amour de ses héros là où la nature est en rage (Atala), ou les événements atteignent leur plus haut point du cataclysme (les Natchez, épisode de Velléda dans "les Martyrs"). "Mêlons des voluptés à la mort! que la vouête

.....

(i) Chateaubriand.- Atala, René, le Dernier Abencérage, p.274
(ii) P. de Juleville.- Histoire de la littérature française, tome VII, p.17.

du ciel nous cache en tombant sur nous!" C'est l'éternel cri, dit Sainte-Beuve, que Chateaubriand reproduit dans la bouche d'Atala, de Velléda, c'est ainsi qu'il a donné à la passion un nouvel accent, une note nouvelle, fatale, folle, cruelle, mais singulièrement poétique : il y fait toujours entrer un vœu, un désir ardent de destruction et de ruine du monde(i). M. Emile Faguet attribue ce goût à l'orgueil, trait principal du caractère de Chateaubriand : "Il fait un cadre tourmenté et effrayant aux passions d'un homme, si supérieur que l'ordre des destins a pris l'habitude de se déranger pour lui"(ii).

Enfin, avec René, le héros romantique français est définitivement créé. C'est de ces leçons d'individualisme, d'imagination et de sensibilité données par Chateaubriand, que s'inspireront les romantiques. La mélancolie, l'ennui, le vague de l'âme, trouveront désormais leur cours, et deviendront des attitudes mondaines. René devient le type de l'homme fatal; c'est le père de tous les désenchantés du romantisme; il occupera toute la littérature romantique et se retrouvera dans le cœur de tous les jeunes gens imaginatifs. Comme dit M. Daniel Bornet, "la vie de Chateaubriand étalée à plein dans ses œuvres, n'est qu'un admirable modèle du héros romantique qui dresse à la face du monde la misère humaine et sublime de son génie"(iii).

.....

(i) Sainte-Beuve.- Causeries du lundi, vol.II, p.153.

(ii) E. Faguet.- le dix-neuvième siècle, p.40.

(iii) D. Bornet.- Histoire de la littérature et de la pensée française, p.170.